

EDMOND POUPENEY

# Mémoires d'une camisole





*Mémoires d'une camisole*





Edmond Poupenev

# Mémoires d'une camisole

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3557-6

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010





*A ma femme Virginie.*

*A mes enfants*

*Julien, Mathilde, Clément et Lucille.*



*Si tous les êtres humains sont semblables,  
chaque individu est unique, car ce sont  
dans nos différences que nous puisons nos  
richesses.*

E. P



## Chapitre un

Blanc, tout était blanc, les couloirs, le plafond, les murs, le carrelage. Tout était d'un blanc immaculé, absolument tout, de la lampe aux joints qui assemblaient le carrelage. Tout était vraiment blanc, un blanc qui ne laissait paraître aucun sentiment, aucun souffle de vie, un blanc totalement inexpressif. Un vide total, comme le visage de ces hommes et de ces femmes, tout de blanc vêtus, qui sillonnaient les couloirs à longueur de journée. Rien ne laissait poindre le moindre signe d'existence sous leurs traits austères tirés à quatre épingles. Je les sentais protégés derrière leurs habits blancs. Jamais un mot, jamais un sourire. Avaient-ils une âme ? Avaient-ils un cœur ? Avaient-ils au moins ne serait-ce qu'un soupçon d'humanité traversant leur cœur, leurs veines ? Avaient-ils une voix qui aurait pu sortir de temps en temps de leur bouche obstinément fermée ?... Je ne saurais vous le dire. Il y avait eux, les blancs, et les autres ; il y avait eux, les blancs, et surtout, surtout, il y avait moi.

Moi, dépourvu de tout indice spatio-temporel, dénué de toute notion de vie, j'étais incapable de me

rappeler depuis combien de temps j'étais enfermé dans cette pièce sordide sans fenêtre, avec pour seule vue sur l'extérieur une meurtrière dont les blancs se servaient pour me surveiller à volonté. Ici, le temps ne semblait pas s'écouler, il restait figé comme un rictus de mort qui marque de son empreinte la fin d'une vie dont l'approche est imminente. Ici, le temps ne passait pas, il s'arrêtait dès l'instant où l'on pénétrait en ces lieux. Ici, il devenait impossible de séparer le jour de la nuit. Ici, il faisait jour toutes les heures, sous la lumière des néons qui brillaient tout au long de l'année comme mille soleils qui jamais ne se couchaient dans l'océan. Ici, le temps était immuable.

Le temps, j'en disposais plus que je ne pouvais en espérer. Mes éternelles et infinies journées glissaient en moi au rythme infernal des souvenirs et des pensées qui venaient à chaque instant meurtrir mon cerveau et déchirer ma chair au plus profond de moi. Le temps, ici, je le consumais à préparer ma vengeance, à me rendre justice, à nous rendre justice. Mais pour cela il fallait tenir, résister, en aucun cas il ne fallait sombrer et basculer dans la folie qui m'attendait. En aucun cas, il ne fallait se laisser emporter par la douce solitude et la torpeur euphorisante procurées par les médicaments que l'on me distribuait quatre fois dans une journée qui n'avait pas d'heures. J'étais ici dans un but précis qui consistait à accomplir un geste bien défini que je n'étais pas le seul à vouloir mettre à exécution. Cet acte, nous l'avions réfléchi à deux et nous l'avions élaboré depuis des mois. Il nous paraissait insensé et pourtant nous le savions indispensable pour que nous puissions retrouver un semblant d'harmonie en nous, pour que nous puissions enfin vivre en paix et de

nouveau exister. Cependant, ce geste allait nous entraîner dans une spirale infernale et meurtrière qui ferait de moi un assassin, et d'elle, une complice... Nous en étions conscients mais rien ne saurait nous arrêter. Nous étions prêts à aller jusqu'au bout, mais pour mener à bien notre mission, nous devions nous tenir isolés de cette faune qui se déshumanisait de jour en jour, dans cet endroit que les blancs appelaient pudiquement un HP, mais qui n'était rien d'autre qu'un vulgaire asile de fous, une clinique psychiatrique privée dans la banlieue marseillaise où toute une foule de gens n'ayant rien à voir les uns avec les autres se côtoyaient chaque jour, chaque heure, chaque minute. C'était un lieu où toute une masse d'individus sombrait en même temps dans les méandres d'une bassesse et d'une folie qui devenaient irréversibles. Ici, nul n'était fou mais chacun le devenait.

C'était dans cet enfer que je devais attendre mon heure libératrice et cracher mon venin. Un venin qui allait et devait s'abattre sur une bête immonde, un venin qui devait libérer ma vie d'une moitié de l'enfer que je vivais depuis plusieurs années et que nous partagions ensemble tout ce temps. Un venin que je gardais au plus profond de moi pour mieux le distiller au moment propice. Elle était dehors à remplir sa mission, tandis que moi j'étais dedans à attendre d'accomplir la mienne. Cette tâche, je me devais de la mener jusqu'au bout, pour moi, pour nous, pour elle.

Je m'appelle Christophe Saunier et je souffre d'un syndrome dépressif aigu, comme ils disent. Enfin, c'est ce que nous voulons leur faire croire...

Des pas se firent entendre dans le couloir. Un couloir interminable qui, j'aimais à le penser,

me donnait l'impression d'être le couloir d'une mort sans fin, d'une mort où, chaque jour, les blancs me tuaient un peu plus. Plus les pas se rapprochaient, plus mon esprit s'apprêtait à rejoindre de nouveau un monde irréel qui allait encore une fois se bâtir sur les fondations établies par les petites pilules miracles que l'on allait encore me faire ingurgiter et qui étaient en train de creuser en moi un gouffre infiniment profond. Les pas étaient tout proches, si proches que j'avais l'impression de sentir le souffle de leur propriétaire se glisser jusque dans la moindre de mes cellules. Ces pas, je les connaissais bien. Ils étaient légers, déliés, presque rassurants. Je restais là, allongé sur la paille qui me servait de lit, à attendre de mettre un visage sur les sons que j'entendais. Ils étaient là tout proches, se faisant de plus en plus résonnants. La clé se fit entendre dans la serrure et un visage apparut. C'était bien le visage auquel je pensais, un visage maigre, taillé à la serpe, un visage sans expression, sans compassion, avec des yeux d'un noir profond, des yeux qui ne laissaient paraître aucune émotion. Le visage entra dans la pièce et me dit d'une voix qui empestait le tabac froid :

– Monsieur Saunier, il est l'heure de vos médicaments.

Yvonne, elle s'appelait Yvonne Paris. Elle était l'infirmière en chef de cet établissement psychiatrique où les dépressifs, les psychotiques et les alcoolotabagiques formaient une grande et unique famille. Yvonne était un petit bout de femme tout frêle, aux antipodes des fantasmes que tout individu masculin peut se faire sur les infirmières. Elle était vêtue de l'immuable blouse blanche qui lui couvrait plus de la moitié du corps tellement elle était petite.

Elle s'approcha de moi et me tendit, d'une main aux doigts osseux et noueux, un gobelet rempli d'eau tandis que de l'autre elle versa dans ma main le contenu d'un petit récipient dans lequel se trouvaient cinq comprimés de couleurs différentes.

– Merci, Yvonne.

Puis elle resta plantée là, me surveillant et attendant de me voir avaler les pilules du bonheur qu'elle venait de me donner. Elle me surveillait comme un phare surveille l'océan. Elle attendit que je déglutisse et me demanda ensuite d'ouvrir la bouche pour vérifier que j'avais bien tout ingurgité. À ce moment précis, je savais que ma descente aux enfers allait commencer dans quelques minutes. Je venais d'avalé une puissante mixture d'anxiolytiques, de neuroleptiques et d'antidépresseurs. D'un moment à l'autre, le tout allait faire naître dans mon cerveau, déjà en ébullition, un volcan dont l'irruption orageuse ne pourrait être stoppée que par le temps et par la prochaine prise de ce détonant cocktail qui surviendrait dans quelques heures.

– Venez avec moi, monsieur Saunier, le docteur Massié a donné l'ordre de vous emmener dans la salle commune, il ne veut plus que vous restiez seul.

Pour la première fois depuis des mois, j'allais rencontrer du monde. Nous traversâmes un long couloir jalonné de portes métalliques toutes fermées puis nous arrivâmes dans une immense salle où la fumée régnait en maîtresse. Mes yeux et ma gorge mirent plusieurs secondes pour s'habituer à ce brouillard d'un autre temps. J'aurais aimé ne jamais voir ce que j'ai vu, j'aurais aimé ne jamais sentir cette odeur de tabac et d'urine mélangés. J'avais devant moi une vision d'un autre siècle, d'un autre monde.

Devant mes yeux se déroulait le spectacle de l'horreur et de la déchéance humaine en personne. Je réalisai dès cet instant que c'était le prix à payer pour accomplir mon geste salvateur.

Je m'appelle Christophe Saunier, je ne suis pas fou mais l'important c'est qu'eux le croient.

## Chapitre deux

6h35. En ce beau matin du mois de juin, la sonnerie aiguë et criarde du réveil tira Mathilde de la torpeur de son sommeil encore ancrée au plus profond de son corps. Ne résistant pas longtemps à la torture auditive que lui imposait ce réveil, Mathilde décida enfin de se lever. Non sans peine, elle parvint à se dresser sur ses deux jambes et se dirigea pieds nus dans la cuisine pour s'offrir un café matinal comme elle seule savait le faire. Pendant que la cafetière égrainait lentement son nectar, Mathilde se dirigea comme tous les matins vers le salon où, comme par réflexe, ses yeux se posaient délicatement sur la photo qui ornait une table basse. Jamais elle n'arrivait à décoller son regard de cette photo qui représentait pour elle à la fois une souffrance atroce et un soulagement intense, un souffle vibrant de vie mêlé à l'odeur âpre de la mort. Or, c'était cette même odeur de mort qui lui faisait paradoxalement tenir le coup. Comme par une ironie du sort, grâce à cette odeur elle ne pouvait oublier la bête qu'elle devait traquer. Contre toute logique, c'était le goût de la mort qui lui donnait l'envie de vivre. La mort, Mathilde la

côtoyait tous les jours, elle faisait partie de sa vie au quotidien. Mais la mort qui la hantait avait parasité ses tripes, son ventre, son âme. Elle n'aurait de repos que lorsque la bête immonde reposerait au cimetière des crevures. Elle et moi ne pourrions trouver la paix que lorsque la bête infâme irait pourrir dans les abîmes funestes de l'enfer. Je comptais sur elle pour me rabattre la bête, elle comptait sur moi pour l'expédier dans un monde dit meilleur.

Mathilde était une jeune femme de trente-cinq printemps dont la beauté était aux antipodes des modèles standards avec lesquels on veut bien nous rebattre les oreilles à grands coups de pub tout au long de la journée. Cependant, elle ne manquait pas de charme, un charme fou qui semblait venir d'ailleurs, qui la faisait sortir du lot, un charme dont elle-même n'avait pas le secret. Ses longs cheveux d'un noir profond étaient toujours laissés à l'air libre comme si elle cherchait sans arrêt une liberté que plus jamais elle n'allait trouver. De grands yeux verts telles deux émeraudes taillées par un orfèvre venaient à merveille se fondre dans le décor d'un visage qui pouvait paraître si doux et si dur à la fois. La couleur blanche de son cou contrastait terriblement avec le noir de jais de sa crinière d'effrontée, ce qui la rendait encore plus belle, plus désirable. Ses épaules semblaient si tendres et frêles que l'on osait à peine les toucher de peur de les abîmer, tandis que ses deux petits seins pointaient leur arrogance et mettaient une délicate touche finale à ce corps tout en finesse. Mathilde, c'était un mètre soixante-neuf de beauté ordinaire ancrée dans un écrin extraordinaire. Elle était un savant mélange de douceur et de froideur, de délicatesse et de fougue, de gentillesse en personne et

de rage de vaincre mystifiée. Mathilde, c'était cinquante et un kilos de volonté pour mener jusqu'au bout le combat qu'elle s'était fixé. Et puis, elle était avant tout mon amie, ma confidente, et surtout ma femme. Mais c'était aussi celle qui allait devenir, pour la fin des temps, ma complice. Mathilde était et restera par-dessus tout une maman que l'on avait privée de son droit d'aimer. Mathilde était et le sera jusqu'à la fin des temps le pire cauchemar de la bête.

Alors qu'elle s'était installée tranquillement sur une chaise pour siroter son premier café de la journée tout en lisant un magazine qui traînait sur la table de la cuisine, la sonnerie du téléphone la fit sursauter. Dans un léger soupir, elle tourna légèrement la tête vers son portable et le foudroya d'un regard glacial.

– Ça commence bien, soupira-t-elle.

Au prix d'une hésitation démesurée, elle saisit son téléphone et pressa à peine la touche « décrocher ». Une voix connue se fit entendre à l'autre bout.

– Mathilde, c'est Clément, faudrait que tu rappiques en vitesse, il a remis ça.

– Quand ?

– Cette nuit, je pense. On aura plus de précisions dans la journée. Allez grouille-toi, je t'attends à la boutique.

Le visage de Mathilde s'était décomposé et le masque de la mauvaise humeur avait remplacé le large sourire du matin qu'elle portait chaque jour comme une grâce lorsqu'elle sortait de son sommeil. Elle prit à peine le temps d'avalier son café, disparut dans la salle de bain pour enfiler un jean et un débardeur rose fuchsia bordé de blanc. Le débardeur moulait à merveille le haut de son corps mettant en

valeur autant sa poitrine, plutôt menue, que sa taille de guêpe. Elle alla ensuite dans le placard situé dans l'entrée de l'appartement, se chaussa de ballerines bleues et s'engouffra d'un trait dans le couloir qui allait la mener jusqu'à sa voiture. Elle se mit au volant et dévala Marseille à toute vitesse jusqu'à son lieu de travail où l'attendait Clément Duprez, le collègue qui l'avait appelée de bon matin. À ce moment précis, Mathilde n'avait aucune idée de l'horreur qu'elle allait découvrir. Elle était à des océans, à des années-lumière de se douter que l'horrible spectacle dont elle serait témoin allait dépasser l'entendement. Elle était loin d'imaginer, à cet instant, que l'homme était capable d'un tel acte. Pourtant, elle allait découvrir le pire de la condition humaine.

Mathilde Laumonier était officier de police. Plus exactement, elle était capitaine, détachée à la brigade criminelle de Marseille, sous les ordres du commissaire Jean-Pierre Dutuel. Depuis cinq ans, elle faisait équipe avec Clément Duprez, un flic tout aussi nonchalant qu'efficace. Elle était capitaine, lui lieutenant, mais avant d'être flics, ils étaient surtout amis.

Elle arriva en trombe au commissariat et se gara rapidement sur la place de parking qui lui était réservée depuis qu'elle avait été promue capitaine. Elle descendit de la voiture aussi vite qu'elle le put et rejoignit à grands pas son bureau où l'attendait Clément. À peine avait-elle franchi la porte des services de la police criminelle qu'elle fut assaillie de tous les côtés par Clément, le commissaire Dutuel et par le procureur Julien Thomas. Ils étaient tous là, réunis dans la salle de briefing autour d'un bureau

ovale qui n'attendait plus que Mathilde daignât s'asseoir sur la seule chaise vide qui lui était réservée. L'endroit était sobre et laissait paraître une certaine sérénité malgré la gravité de l'événement qui venait de se dérouler en ce merveilleux jour de printemps. C'était un peu comme si une éclipse totale et inattendue venait de voiler le soleil de Marseille qui pourtant semblait aujourd'hui bien décidé à briller de mille feux. L'apocalypse venait de s'abattre sur les épaules de la brigade criminelle toute entière.

– Bonjour, patron. Bonjour, monsieur le Procureur.

– Bonjour, Mathilde, je ne vous présente pas notre nouveau procureur.

– Non monsieur, nous avons travaillé ensemble le mois dernier sur une petite affaire.

Une fois installée, Mathilde demanda à ce que Clément Duprez, son fidèle équipier, la mît au courant de tout ce qu'il savait. Elle se doutait que s'il l'avait tirée du lit en catastrophe de si bonne heure, et de surcroît un dimanche, c'est que l'heure était grave et l'évènement pas banal. Clément ne s'étala pas sur des détails que lui-même ne connaissait pas, il se contenta de dire que la bête avait repris du service, qu'elle avait accompli encore une fois sa triste besogne.

– Cette fois, la bête a doublé la mise. C'est tout ce que l'on sait, Mathilde, et aussi que ce n'est pas beau à voir.

– Comment ça, doublé la mise ?

– Deux, Mathilde. Ce monstre en a tué deux.

« Quand va-t-il enfin s'arrêter ? » pensa-t-elle en soupirant.

– Je vais traquer ce pourri jusqu’à la fin des temps s’il le faut mais j’aurai sa peau.

Le visage de Mathilde était tendu, meurtri et renfermé à la fois. Cette histoire la replongeait dans le cauchemar qu’elle avait vécu quatre ans auparavant. Cette affaire lui donnait encore une bonne raison de chasser celui qu’elle poursuivait depuis des mois sans relâche. Elle y consacrait toute son énergie, toute sa vie et même ce qui restait de sa famille. Elle n’aurait de repos que lorsqu’elle serait arrivée à ses fins. Devant tant de haine affichée dans son regard, Clément lui prit amicalement la main et, sur un ton doux et compatissant, il la rassura et lui fit comprendre que jamais, lui non plus, il ne lâcherait cette triste affaire.

– Ne t’en fais pas partenaire, on l’aura, on mettra le temps qu’il faudra, mais on l’aura.

– C’est ça le problème Clément, c’est le temps. Faut agir vite, très vite, qui sait à quel rythme il va encore et encore tuer de pauvres innocents et à quel moment il va cesser son carnage ?

– Je comprends, mais pour le moment on n’a rien, que dalle. Nous n’avons que notre détermination, notre envie et notre rage de le chopper. On va réussir et ça, c’est une promesse.

Le visage de Mathilde venait de se détendre en entendant les derniers mots de Clément. Elle semblait plus que rassurée de ne pas être seule, de se sentir épaulée.

Clément Duprez était un gaillard d’un mètre quatre-vingt-cinq, tout aussi gentil que grand. C’était un homme posé, calme et qui avait le don de tout prendre, ou presque, à la dérision pour pouvoir

arrondir au mieux les angles que Mathilde s'évertuait souvent à rendre très aigus. Il était impressionnant mais n'aurait pas fait de mal à une mouche. Sa nonchalance était devenue légendaire dans presque tous les services de police de Marseille. Clément, malgré ses airs bourrus, avait d'autre part un physique très plaisant. On pouvait d'ailleurs noter chez lui une ressemblance étonnante avec l'acteur Edward Norton, ressemblance qui lui valait le surnom d'Ed. La seule distinction majeure avec le vrai Norton, c'était la différence notoire de gabarit. Clément, c'était en effet quatre-vingt kilos de muscles à l'état pur, à l'état brut et tout ceci dans un corps qui respirait la gentillesse par toutes ses cellules. Clément était un rugbyman hors pair qu'il valait mieux ne pas croiser au détour d'une mêlée. Il était le genre d'homme dont chaque femme devait rêver en secret. Il représentait ce type d'homme que chacune d'entre elles espérait un jour accrocher aux mailles de son filet pour le ramener dans sa vie, pour l'attirer dans son lit... Seulement, Clément était déjà pris. Il était marié, très marié et papa de deux petites filles adorables.

Il était rentré dans la police non pas par conviction mais tout simplement pour éviter le chômage qui commençait à se pointer à l'horizon de sa vie. Il avait à l'époque vingt-et-un ans et venait de finir brillamment des études scientifiques. Sa licence de physique en poche, il était persuadé que les portes des entreprises allaient s'ouvrir toutes seules devant lui et que les employeurs allaient lui dérouler le tapis rouge en lui offrant de conséquents salaires. Il déchantait très vite et s'aperçut au contraire que nombre de candidats jeunes diplômés comme lui se bouscuaient au portillon pour décrocher un contrat de travail.

Après avoir galéré plusieurs mois, l'idée de devenir fonctionnaire prit forme dans sa tête, mais il ne savait pas encore dans quelle branche. Puis, un jour il rencontra un copain de fac qui lui avait dit s'être inscrit pour le prochain concours en vue d'intégrer l'Ecole nationale des officiers de police. Dès cet instant, la voie de Clément était toute tracée. Trois mois plus tard, il réussissait son examen et au bout de deux ans, il sortit major de sa promotion, ce qui lui valut le privilège de choisir son affectation. Il n'avait pas hésité une seule seconde et avait demandé Marseille, sa ville natale.

Mathilde voulait davantage de détails mais elle comprit vite que personne encore n'était vraiment au courant, pas même son patron.

– Patron, est-ce que l'on sait au moins où l'on doit aller ? ironisa Mathilde.

– Oui, on a quand même un minimum d'infos. C'est dans les calanques, Mathilde, plus exactement dans la calanque de Suggiton.

– Putain, ce connard aime les beaux endroits en plus.

– Allez les enfants, filez sur place et surtout tenez-moi au courant.

– Ça marche patron.

Tandis qu'elle suivait Clément, Mathilde fut interpellée par le procureur :

– Capitaine.

– Oui, monsieur le Procureur.

– Soyez prudente et faites attention à vous.

Cette remarque ne manqua pas de laisser sur le visage du commissaire un air interrogatif.

Mathilde continua son chemin sans même se retourner et acquiesça d'un simple geste de la main. Ils dévalèrent quatre à quatre les marches de l'escalier qui menait directement au garage de la police, où ils se firent affecter une voiture banalisée par le chef mécanicien. Clément sortit le gyrophare de la boîte à gants, le brancha sur l'allume-cigare et le colla sur le toit, ce qui allait lui permettre de se frayer plus rapidement un passage à travers la circulation de Marseille.

Ils prirent la voiture et roulèrent à vive allure en direction de l'horreur. Pendant tout le trajet, pas un mot ne fut prononcé tant leur tête était déjà dans les calanques. Le paysage était magnifique, la mer d'un côté, la garrigue de l'autre, et pour agrémenter ce somptueux décor, le chant des cigales accompagnait le tout. Mais cette expédition idyllique n'allait pas tarder à être gâchée. Ils arrivèrent enfin dans les calanques, et déjà, ils sentaient une atmosphère tendue leur peser sur les épaules. Ils aperçurent les premières voitures de police qui avaient formé un barrage afin d'obstruer le champ libre à l'imagination des badauds et autres journalistes. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils se dirigèrent droit sur les flics en faction devant le sentier qui menait au pied de la petite calanque de Sugitton, une des plus belles calanques de Marseille, mais qui resterait à jamais tristement célèbre par ce qu'elle venait de vivre.

– Bonjour, messieurs, lieutenant Duprez. Capitaine Laumonier, ça se passe où ?

– Bonjour, lieutenant. Prenez le sentier en descendant, c'est trois cent mètres plus bas, vous ne pouvez pas vous tromper.

– Merci les gars.

– Lieutenant, préparez-vous, je n’ai jamais vu un truc pareil et vous non plus, je suppose, c’est une horreur.

– Merci, lui répondit gentiment Mathilde pendant que Duprez était déjà parti devant et l’attendait une trentaine de mètres en contrebas.

Il ne leur fallut pas plus d’une dizaine de minutes pour rejoindre l’endroit fatidique. Mathilde était en reste pour marcher sur le sentier de la garrigue avec ses jolies petites ballerines bleues.

– Attends-moi Ed, j’ai du mal à marcher.

– Tu aurais dû mettre tes pantoufles, ma grande, lui répondit-il avec une pointe d’humour.

Ils arrivèrent enfin devant un cordon de policiers tous blancs comme des linges, du plus jeune au plus aguerri. Ils laissèrent passer les deux équipiers après avoir fait les vérifications d’identités qui s’imposaient dans un tel cas. L’horreur se rapprochait, elle était là, à quelques mètres, à quelques centimètres d’eux. Déjà une odeur fétide leur nouait la gorge. Ils s’approchèrent, Duprez en tête, et là, à cet instant crucial, l’indescriptible se révéla à eux.

– Oh, putain !! laissa échapper Duprez dans un haut-le-cœur. Mathilde, ne regarde pas ça.

Mais, n’écoutant que son devoir, elle se mit à la hauteur d’Ed, et là, un râle d’horreur s’échappa de sa gorge, suivi d’un cri d’effroi étouffé par les vomissements que lui procurait cette vision répugnante. La bête avait frappé fort, elle avait frappé très fort. Le cauchemar continuait, or il donnait l’impression qu’il ne faisait que commencer. La folie humaine avait pris forme sous leurs yeux. Elle avait revêtu une autre dimension.

## Chapitre trois

Les lieux du drame baignaient dans le sang. La moindre parcelle de terre, le moindre caillou, la moindre brindille se situant dans un rayon de dix mètres autour de cette scène de crime étaient maculés de sang. On aurait pu croire que la bête avait peint méticuleusement le terrain comme pour en faire la scène d'un théâtre sanglant. Et puis, il y avait cette vision, un tableau atroce que jamais rien ne saurait effacer. Cette vision n'en finirait pas de venir hanter les nuits de tous ceux qui étaient présents en ce lieu voué à la folie meurtrière.

Ils gisaient là, complètement dénudés, l'un en face de l'autre. Ils semblaient se dévisager dans la souffrance et l'expression suppliante de leur visage laissait supposer qu'ils avaient dû implorer leur bourreau pour qu'il mît fin à ses sévices. Ils se regardaient d'un regard vide. Il devait avoir cinq ans, elle devait en avoir trente, tout au plus. Le gamin gisait sur le sol les bras écartés, paumes face au ciel. Ses jambes étaient dépliées, ses pieds soigneusement posés l'un sur l'autre. Il paraissait avoir été installé dans la position du Christ, un christ à qui l'on aurait enlevé sa

croix. Son visage n'était plus qu'une énorme tache rougeâtre. On devinait cependant ses traits de petit ange innocent sous ce qui lui restait de peau non barbouillée de sang. L'horreur se situait partout. La bête semblait avoir été prise d'une véritable frénésie meurtrière. Tout le monde espérait que les deux victimes furent massacrées après avoir été tuées. Dans le cas contraire, leurs souffrances avaient dû être abominables. On devinait pleinement le déroulement de l'ignominie en observant cette scène sortie d'outre-tombe. L'enfant avait la tête tournée vers celle que tout le monde supposait être sa mère. Il semblait la supplier, mais d'une supplication sans aucun regard. La bête avait en effet très soigneusement énucléé sa petite victime et avait déposé chacun de ses yeux dans les mains de la jeune femme, comme pour lui permettre de sentir encore mieux le regard de l'enfant, torturé à mort, se poser sur elle. Puis, dans son extrême folie, il avait éviscéré ses deux victimes et avait dessiné autour de chacune d'elles un cœur, un cœur sanguinolent, organe vital qui, pour lui, devait symboliser l'amour viscéral. Ce cœur, il l'avait tracé avec les propres intestins de ses victimes qu'il avait ôtés de leur abdomen et dépliés en forme de cœur comme on déplie un ruban rouge pour orner un paquet cadeau. La bête avait poussé la folie à son paroxysme. Et pourtant, elle ne s'était pas arrêtée là dans l'horreur. En enlevant le morceau de drap qui, pudiquement, avait été déposé sur les parties génitales du garçonnet, Ed eut un brusque mouvement de recul. Le petit ange avait été émasculé. Cette scène devenait insoutenable. Mis à part le visage ensanglanté, le reste du petit corps avait été lavé comme pour le purifier. La jeune femme elle aussi avait subi le même sort. Ses yeux avaient été

arrachés de leur orbite, ses intestins sortis et un linge avait été placé sur l'abdomen pour cacher son sexe. Les policiers n'étaient pas au bout de leurs surprises. En ôtant ce dernier, ils découvrirent le pénis et les testicules du garçon enfoncés dans le vagin de la jeune femme. C'était comme si ce monstre avait voulu exorciser le mal d'une relation incestueuse. Puis, la bête avait laissé sur le torse de chacune des malheureuses victimes un petit bout de papier qu'elle avait pris soin d'agrafer à même la peau. Ils avaient été agrafés aux quatre coins, avec à chaque fois deux agrafes qui formaient une croix, comme si la bête avait un souci minutieux du détail. Mathilde s'approcha du petit corps et lut le premier message affiché sur le torse du gamin :

*« Je suis désolé, je ne fais qu'obéir à MAX »*

Quant à celui agrafé sur la femme, elle pouvait lire :

*« Je ne voulais pas faire ça, c'est Max. »*

Que voulaient dire ces messages ? La bête semblait s'excuser. Par ailleurs, celle-ci avait pris grand soin de rapprocher les deux cadavres l'un de l'autre, faisant en sorte que l'index de la main gauche du petit touche à peine l'index de la main droite de la femme, comme si le monstre avait voulu ajouter une touche artistique à son œuvre funeste à la manière d'un artiste peintre. Quelle sorte d'homme avait pu faire une chose pareille ? Quelle sorte de pacte la bête avait-elle signé avec le diable ? Mais qui devait-on rechercher, Max ou la bête ? Qui était Max ? Qui était ce Max qui semblait avoir autant d'emprise sur la bête ? Que lui devait la bête pour lui obéir ainsi aussi aveuglément ? Autant de questions qui restaient en suspens, aucune hypothèse n'étant encore envisageable.

Dix meurtres. La bête en était à son dixième meurtre. Dix meurtres en dix ans à travers n'importe quelles régions de France, du nord au sud et d'est en ouest. Or, cette fois elle avait franchi un palier supplémentaire en faisant deux victimes d'un coup. Quel facteur avait bien pu motiver ce changement de comportement ? Quelle qu'en fût la raison, la bête devait bien connaître les rouages de la machine pour passer ainsi aux travers des mailles du filet. C'était sa troisième et quatrième victime dans le sud. Quatre victimes, dont faisait partie la petite Lucille, âgée de cinq ans, elle aussi. Mais cette fois, elle avait atteint le comble de l'horreur et de la folie. Mathilde et Ed n'avaient aucun doute sur l'identité du coupable. Il ne pouvait que s'agir de la bête. En effet, en comparant les expertises scientifiques réalisées sur tous les autres cadavres qui jalonnaient sa route, le modus operandi était identique, excepté l'éviscération qui démontrait que ce monstre avait franchi une étape supplémentaire dans la démesure, et la bestialité. La bête n'avait rien laissé derrière elle, mis à part des agrafes et des empreintes de pneus d'un type très commun, appartenant sans aucun doute à un véhicule tout terrain.

Une fois les constatations d'usage terminées, les photos prises et les maigres indices relevés, les deux officiers de police demandèrent aux employés du service médico-légal d'évacuer les corps. Trois hommes et une femme arrivèrent armés de civières pour transporter ce qui restait des deux malheureuses victimes. Un cinquième intervenant suivait avec des sortes de contenants hermétiques pour emporter les organes des corps humains qui avaient été exposés à l'air libre. Leurs visages étaient impassibles tant ils

devaient être blasés de voir à longueur d'année une telle quantité de cadavres, tous aussi décharnés les uns que les autres. Quatre des agents spécialisés s'étaient affairés autour des corps avec un tel respect que Mathilde en avait les larmes aux yeux. Le cinquième était occupé à récupérer les intestins des victimes pour les isoler dans les récipients prévus à cet effet, mettant ainsi un terme à ce funeste tableau. Bien que rodés à ce genre d'exercices, ils n'avaient pas pris l'habitude de se familiariser avec la mort et encore moins dans le cas de jeunes enfants. Les préposés à la morgue prenaient tout particulièrement soin des victimes, en agissant avec méthode et délicatesse. En toute solennité, ils soulevaient doucement les dépouilles, les déposaient presque tendrement et avec la plus grande considération sur les civières pour ensuite les emmener directement dans les camions qui les conduiraient jusqu'à l'Institut médico-légal. Une autopsie y serait pratiquée dans les règles de l'art par le docteur Vernhes qui était attaché au département de criminologie de la police de Marseille.

Les fourgons mortuaires n'étaient pas banalisés, ce qui leur donnait l'avantage de pouvoir faire sonner leur sirène et aussi de pouvoir actionner leur gyrophare pour se frayer un passage dans la densité de la circulation marseillaise. Avec le docteur Vernhes, on était sûrs qu'aucun détail ne serait laissé au hasard. C'était en effet un professionnel hors pair. Avec un légiste de sa pointure, les flics pouvaient être certains d'avoir des résultats très probants. D'après les premières constatations, la mort se situait aux alentours de trois heures du matin... Mathilde et Ed regardaient avec dégoût les corps s'en aller et ne

pouvaient s'empêcher de penser que la bête qui avait commis une telle atrocité ne mériterait même pas le châtement suprême : ils estimaient que même la mort lui serait trop douce. Les deux coéquipiers allèrent à la rencontre du jeune couple qui avait fait la macabre découverte.

Ils se tenaient tous deux assis sur un rocher, devant le fourgon de police et attendaient, l'air hagard, que quelqu'un vînt les interroger. Nul besoin d'être médecin pour se rendre compte qu'ils étaient, elle et lui, en état de choc.

– Bonjour, dit Mathilde.

– Je suis le capitaine Laumonier et voici le lieutenant Duprez. Nous sommes vraiment désolés de vous embêter après ce que vous venez de voir mais nous avons besoin de vous poser quelques questions.

– Je vous en prie, capitaine.

Le couple devait totaliser une cinquantaine d'années maximum à eux deux. Il était grand et très mignon, elle était juste à peine un peu plus petite que lui avec un visage d'ange. Ils étaient la représentation exacte d'un couple qui filait le parfait amour.

– Comment avez-vous trouvé les corps ?

– On était venus dans les calanques vers cinq heures du matin, tout simplement pour entendre les premières cigales chanter et le bruit de la mer, quand nous avons aperçu un espace rouge. On s'est approchés et on a vu cette horreur, alors on vous a appelés sans rien toucher.

Ed s'approcha de la jeune fille et s'aperçut qu'elle pleurait doucement. Il lui proposa de la conduire chez un médecin. Sans fausse pudeur, il la reconforta à la manière d'un père qui console sa fille. Elle déclina

son offre mais émit le souhait de rentrer chez elle pour tenter d'oublier au plus vite cette triste journée. Les deux policiers ne manquèrent pas de noter leur adresse et leur demandèrent s'ils pouvaient passer au poste de police le lendemain pour faire leur déposition. Ils mirent un terme à cet entretien sans oublier de remercier les deux tourtereaux qui s'empressèrent de quitter les lieux main dans la main.

– Ben dis donc, en voila deux qui ne sont pas prêts d'oublier les calanques, lâcha Ed.

Ils jetèrent un dernier coup d'œil à cet endroit macabre et le quittèrent pour rejoindre leurs bureaux où ils devaient réunir une cellule de crise qui allait entièrement se consacrer à traquer la bête. S'appliquer à identifier les victimes était la priorité pour pouvoir ensuite avertir la famille car aucune disparition n'avait été signalée. Puis ils devaient aller rendre une petite visite à Vernhes pour se tenir au courant des premiers résultats de l'autopsie. Ce bon docteur les leur avait promis pour la fin de la journée. Il en faisait une affaire d'extrême urgence.

Sur le chemin du retour, Ed sentait que quelque chose ne tournait pas rond dans la tête de Mathilde, mais il ne lui posa aucune question car il savait bien ce qui était en train de la torturer. Il n'ignorait pas que cette affaire la renvoyait tout droit quatre ans en arrière, ce qui signifiait que toutes ces visions surgies du passé lui revenaient au galop et qu'il allait devoir veiller sur elle. Tandis que la voiture longeait la mer, Ed prit soin de ralentir afin de permettre à Mathilde de s'enivrer de la vue et du parfum iodé de la grande bleue qui s'étendait à perte de vue devant ses yeux. Le spectacle était magnifique. La circulation était fluide, et la journée s'annonçait chaude. Le soleil

pointait déjà ses rayons mais il n'avait pas encore absolument déployé la totalité de son arme secrète. Il lui en restait plusieurs milliers en réserve qu'il gardait pour le début de l'après-midi comme seul l'exceptionnel soleil du sud savait le faire. Il était presque onze heures en ce dernier dimanche du mois de juin. Un dimanche qui aurait pu être ordinaire mais qui jamais ne le serait. Ce dimanche-là, Mathilde aurait pu le passer en famille avec Christophe et Lucille or, il allait falloir travailler encore plus qu'un jour de semaine. Ce serait un dimanche qui n'aurait plus rien à voir avec tous les autres dimanches de l'année. Celui-là était entaché par l'horreur et le dégoût. Une journée dominicale qui resterait indéfiniment gravée dans les mémoires et que pourtant il fallait se forcer d'oublier.

Des images agréables traversèrent la tête de Mathilde. Elle se rappelait les jours heureux qu'elle passait avec Christophe et la petite. Elle se souvenait des moments où, complices, Lucille et son père n'arrêtaient pas de la faire enrager surtout lorsqu'elle faisait la grasse matinée. Une fois qu'elle avait bien râlé, les deux acolytes allaient se réfugier dans la chambre de Lucille et pouffaient de rire. Le souvenir de ces moments de joie l'aidait à ne pas sombrer dans une dépression qui pourrait s'avérer vertigineuse et qui lui serait sûrement fatale. Soudain, elle émergea de ses pensées et se dit qu'elle devait téléphoner à l'hôpital pour avertir Christophe qu'elle viendrait probablement très tard, voire pas du tout. Il lui manquait terriblement mais le choix de cette séparation, ils l'avaient fait tous les deux. Ils l'avaient fait pour Lucille...

Elle s'appelait Lucille, elle avait cinq ans, c'était notre fille.

## Chapitre quatre

La pièce était grande et sale. Les murs, qui à l'origine devaient être blancs, étaient devenus un refuge pour toute la fumée de cigarette qui s'était déposée dessus au fil des années et les décolorait un peu plus chaque jour. Dès que j'entrais dans ce lieu sinistre, la fumée et l'odeur d'urine qui flottaient dans l'air me nouaient la gorge jusqu'à me conduire à la limite du malaise. Presque toute la population de cet univers hors normes était concentrée dans ce que les blancs appelaient la salle « Londres » en référence à la fumée qui faisait penser au célèbre brouillard londonien en plein mois de novembre. Des jeunes, des moins jeunes, des vieux, nous étions tous mélangés, hommes et femmes confondus.

Assis à côté d'une fenêtre, les yeux dans le vague, un homme d'une cinquantaine d'années se balançait sans arrêt d'avant en arrière, en se cognant quelquefois l'arrière de la tête contre les murs. De temps en temps, il se raclait la gorge, crachait dans ses mains, s'essuyait sur la veste de son pyjama puis il reprenait son éternel et étrange balancement. Que pouvait-il bien se passer dans sa tête ? Depuis combien de temps était-il ici ? De

l'autre côté de la pièce jouxtant le seul radiateur présent, un autre faisait les cent pas, tournait sur lui-même, revenait à son point de départ et répétait cette danse étrange des dizaines et des dizaines de fois. Il ne s'arrêtait jamais, et n'avait pas l'air de s'en lasser. Celle qui me surprenait étrangement était une jeune fille qui ne devait pas dépasser les vingt ans. Elle était grande, très grande. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, ses cheveux noirs, gras et sales, lui tombaient sur le visage et semblaient lui servir de refuge pour se cacher du regard des autres. Elle me faisait peur et pitié à la fois. Cette jeune fille devait à peine peser quarante kilos et devait mesurer un mètre quatre-vingt. Elle se sentait tellement fatiguée qu'elle n'arrivait pas à décoller ses pieds du sol pour marcher et traînait ses pantoufles comme un bagnard traîne son boulet. Elle bavait sans arrêt, ce qui était l'un des effets secondaires de certains médicaments. Je m'aventurai à aller lui demander ce qu'elle faisait ici à son âge et je n'eus pour toute réponse qu'une phrase incompréhensible, un mélange de mots incohérents et d'onomatopées. Elle me regarda fixement et repartit s'asseoir dans l'un des fauteuils crasseux qui était libre. C'est alors qu'un homme se leva, pas très grand mais bien en chair, et se mit à avancer jusque devant les ficus géants qui étaient censés mettre un peu de gaieté dans cet univers où la folie avait établi ses quartiers. Mais au lieu de cela, ces plantes servaient plutôt de cendriers aux fumeurs invétérés qui étaient légion. L'homme s'arrêta au pied de l'un des ficus et là, tranquillement, sans se soucier le moins du monde des gens qui l'entouraient, il baissa son pantalon et se mit en position pour déféquer dans l'énorme pot du ficus. Les blancs n'avaient pas eu le temps d'arriver pour l'en empêcher. Une fois sa

besogne terminée, il prit dans un mouchoir ce qu'il venait de faire et mit le tout dans sa poche. Ses mains étaient pleines d'excréments. C'était dégoûtant, horrible, les odeurs me donnaient la nausée. C'est en voyant ce qui venait de se passer qu'elle arriva. Elle, c'était Françoise, mais ici tout le monde la surnommait « Framboise ». Françoise faisait partie des blancs, mais elle aurait tout aussi bien pu faire partie de nous sans que cela ne choquât personne. C'était une Lyonnaise au physique ingrat et elle ne faisait rien pour s'arranger. Françoise, c'était un accent à couper au couteau. Mais Françoise, c'était surtout la fine fleur de la simplicité cérébrale. On pouvait lui répéter dix fois, cent fois les choses, elle ne comprenait pas et revenait toutes les trente secondes redemander ce qui lui avait été dit moins de dix minutes auparavant. C'était aussi la reine pour écorcher les noms et encore la reine pour travailler avec un illogisme qu'elle seule devait comprendre, et encore pas tout le temps. Cependant, elle seule savait mettre un peu de jovialité dans l'hôpital. Elle seule pouvait nous faire sourire de temps en temps en dansant et imitant les Claudettes devant nous. Françoise, si elle n'était pas là, il faudrait l'inventer. Elle semblait toujours tomber des nues. Tous les soirs, l'équipe des infirmiers de nuit lui signifiaient qu'il fallait reconditionner le chariot de soin pour la nuit ; et bien, sans se démonter, depuis douze ans, Françoise donnait instantanément la même réponse qui se limitait à un :

– Ha bon ?!

Puis, elle continuait son travail et comme tous les soirs, ne remettait aucunement ce fameux chariot en ordre, laissant le soin à ses collègues de nuit de s'en occuper. Avait-elle au moins assimilé ce que ses collègues, les autres blancs, étaient en train de lui

demander ? Rien n'était moins sûr. Elle s'approcha de l'homme au ficus et le réprimanda.

– Ça ne se fait pas ça, monsieur Doler, on ne fait pas caca dans les arbres, ce n'est pas bien.

Elle enfila des gants, prit Doler par la main et l'emmena vers la douche. Puis, une fois la douche terminée, elle se dirigea vers moi et me dit :

– Monsieur Saunier, votre femme viendra tard ce soir, les visites seront terminées mais c'est moi qui finis la dernière alors je m'arrangerai pour qu'elle puisse vous voir.

Françoise, c'était une tête vide, certes, mais aussi un cœur plein. Elle était d'une extrême gentillesse et contrairement à tous les autres blancs, elle était la seule à se soucier de nous, de notre bien-être. Derrière ses airs idiots qui en exaspéraient plus d'un, elle avait un sens des responsabilités inouï. Elle était toujours présente pour chacun d'entre nous. Pendant que ses collègues riaient à gorge déployée de nous voir sombrer, jour après jour, dans un enfermement dont nous ne sortirions probablement jamais, elle venait parler avec nous, nous réconforter, nous apporter un peu de chaleur humaine tant cet endroit était vide de sentiments. Toute la journée, elle était attentive au moindre malaise tant physique que psychique. Dès qu'elle s'apercevait que l'un des patients qu'elle avait en charge, et dont je faisais partie, n'allait pas bien, elle accourait vers lui, lui prenait les mains et lui parlait jusqu'à ce qu'un sourire vînt remplacer les larmes qui étaient prêtes à couler sur ses joues. Elle était comme ça, Françoise. On pouvait sûrement croire qu'elle était simple d'esprit, mais c'était de loin l'infirmière la plus compétente qui travaillait ici. Elle rendait service en permanence et elle prenait son

devoir tellement à cœur que l'on avait même l'impression qu'elle faisait du bénévolat.

Mes seuls repères temporels étant les visites, je me doutais que l'on devait être mercredi ou dimanche car celles-ci n'étaient autorisées que pendant ces deux jours. Je devais alors attendre, encore attendre. On ne faisait que ça ici : nous attendions les repas, les prises de médicaments, la douche du matin. Il valait mieux que Mathilde arrivât avant l'ingestion neuroleptique de dix-huit heures car ensuite je ne serai plus en état de lui parler. D'ailleurs, je pensais que la deuxième fournée de ce paradis artificiel n'allait pas tarder à faire son apparition. Il y avait une horloge à « Londres », et elle marchait en plus ! Elle indiquait onze heures quinze. À cet instant précis, Yvonne entra dans la salle avec un chariot comprenant plusieurs petites étagères sur lesquelles étaient entassés nos billets pour le grand voyage en camisole chimique. Cette dernière s'avérait bien plus efficace que la classique camisole de force, ce vêtement sans manches de contention physique que l'on imposait autrefois aux malades mentaux pour les immobiliser lors d'une crise. Cette camisole chimique nous rongerait inexorablement. Je voulais graver dans ma tête toutes ces mémoires de camisoles qui resteraient ainsi ancrées pour toujours au plus profond de mon être. De toute façon, je n'avais qu'une idée en tête. Détruire la bête, détruire cet être abject. Mais pour cela je ne devais en aucun cas laisser la camisole m'emprisonner. Il me fallait résister encore et encore aux médicaments. S'il ne m'avait pas fallu longtemps pour me faire interner ici, il serait certainement beaucoup plus difficile de m'en faire sortir. Mais le jeu en valait la chandelle, d'autant plus

que j'étais bien décidé à aller jusqu'au bout, sachant que je ne trouverai la paix que seulement après. J'attendais que l'on vînt me donner mes médicaments, ceux-là mêmes qui allaient me faire plonger encore une fois dans un monde irréel, dans les abîmes de ma conscience. Mais je me consolais en regardant autour de moi. Beaucoup d'entre eux, la plupart même, étaient irrécupérables. Je n'en étais pas encore à ce stade et je ne comptais pas non plus y arriver. Dès que toute cette histoire serait finie je reprendrai mon boulot, un boulot que j'aimais, et jamais plus je ne verrai la dépression comme avant. Plus jamais je ne m'autoriserai à dire à mes patients : « Secouez-vous un peu ! »

Jamais plus je ne dirai une telle chose car la souffrance est atroce avec cette maladie qui vous enferme le cerveau. Je suis impardonnable, j'aurais dû le savoir puisque je suis médecin... Les psychotropes eurent raison de ma volonté et me firent plonger en moi-même jusqu'aux environs de dix-sept heures trente.

L'horloge égrainait immuablement les secondes, les minutes et les heures. Plus le temps passait, plus je sentais le chariot des médicaments se rapprocher à nouveau de moi, de mon cerveau. Je scrutais sans discontinuer chaque ombre qui passait dans le couloir, en espérant chaque fois que ce fût l'ombre de Mathilde qui allait se matérialiser au détour de la porte. Pourtant cette porte restait fermée, indéfiniment fermée. Je jetai un coup d'œil rapide à la pendule et à mon grand regret, je m'aperçus que si la petite aiguille avait épousé le six, la grande elle, flirtait dangereusement avec le douze et, dans quelques secondes, les deux chiffres allaient fusionner pour ne

former qu'un, jusqu'à former l'heure qui rythmait ma vie depuis des mois. Ce moment que je guettais tant, c'était dix-huit heures. Il était donc temps pour moi de me préparer à un nouveau vol plané artificiel qui allait durer une éternité. Un voyage léthargique qui allait me clouer au sol, et qui allait finir par me souder à mon lit jusqu'au moment où Françoise viendrait me chercher pour m'aider à avaler, tant bien que mal, un semblant de repas, avant de sombrer dans la spirale où m'entraîneraient les effets dévastateurs de toutes ces drogues.

Mon cerveau se mettrait à tourbillonner dans ma tête et de toutes mes forces je devrais encore une fois lutter pour ne pas perdre toutes mes facultés. Ma résistance ne dépendait pas que de ma seule volonté. Elle était avant tout conditionnée par la dose de pilules que j'allais avaler. Que l'on allait m'obliger à ingurgiter. C'était à cet instant précis que Françoise, accompagnée d'Yvonne, entra dans la pièce. Il était dix-huit heures précises. On aurait dit que les deux femmes avaient avalé une pendule tant elles étaient ponctuelles. La distribution commença par le vieux monsieur qui crachait sans arrêt dans ses mains. Il avala un nombre incalculable de comprimés. Comment pouvait-il encore tenir debout ? Au bout de quelques minutes, lorsque Françoise se dirigea vers moi, je compris que c'était à mon tour de prendre ma dose. Voilà, c'était fait, j'avais tout pris. La tempête n'allait pas tarder à gronder, à se déchaîner dans mon corps, sous mon crâne. Il était un peu plus de dix-huit heures et un long combat contre moi-même s'engageait. Il était un peu plus de six heures du soir et Mathilde n'était pas venue.

Ma tête était lourde, très lourde. Je n'arrivais presque plus à garder les yeux ouverts et, de temps en temps, je somnais dans un micro-sommeil qui me semblait durer une éternité. Je venais de me rendre compte que j'étais dans mon lit, et je supposai que Françoise m'y avait gentiment accompagné. J'étais là, encore et toujours, tout seul. Je me trouvais là, pendant que le temps défilait, ne sachant qui, ni pourquoi, je devais attendre. Mes pensées étaient brumeuses, mais un souvenir revenait dans ces moments de solitude extrême. Ce souvenir, lui, était d'une limpidité cristalline. Je voyais des images qui me semblaient être parfaitement réelles. Je savais que ce n'était pas le fruit du cataclysme dû aux médocs qui était en train de s'opérer en moi. Il s'agissait de vrais souvenirs grâce auxquels je parvenais à garder le contact avec moi-même. Elle était là, tout près, si près de moi que je pouvais sentir son souffle sur mes joues. Je pouvais presque la toucher, l'embrasser, la prendre dans mes bras. Mais, dès que je tendais la main pour la saisir, elle se déplaçait dans un halo de fumée et venait me rendre visite de l'autre côté de moi-même. Elle était là, avec ses grands yeux noirs, sa chevelure toute bouclée, son petit nez taquin et sa jolie bouche de bébé qui gardait toujours le sourire. Elle semblait si vraie, si vivante, et pourtant elle n'était qu'une image éphémère. Pourquoi ? Pourquoi toi ? De quel droit ? Toutes ces questions résonnaient en moi tous les jours, toutes les nuits, comme une salve de mille coups de canon que tirait tout contre mes oreilles un régiment d'artificiers. Tous ces points d'interrogation transperçaient ma chair comme mille coups de poignard que l'on m'assénait. J'étais fatigué, très fatigué. Je n'en pouvais plus. Je devais céder la place

au sommeil jusqu'au lendemain. Avant de sombrer, je surpris une larme qui en toute innocence coulait sur ma joue. Une larme qui me rappelait que, malgré tout, j'étais encore un être humain avec ses joies, ses peines et ses sentiments. Alors, je fermai les yeux et laissai le sommeil faire son travail. Lucille était en moi.

– Christophe, Christophe, réveille-toi.

La voix me parut lointaine, très lointaine. Ouvrir les yeux me paraissait être un défi insurmontable. Mais la voix insista. Une voix que je connaissais, qui m'était familière.

– Réveille-toi, s'il te plaît mon chéri !

Je devais rassembler toute ma volonté et toutes mes forces pour me frayer un passage dans le brouillard qui enveloppait mon esprit. Ce fut au prix de cet effort que je pris conscience de la réalité. Elle était bien là devant moi, en chair et en os.

– Bonjour, mon chéri. Désolée, je n'ai pas pu venir avant.

– Ne t'inquiète pas, Françoise m'a prévenu.

– Je sais, c'est elle qui m'a fait rentrer. Elle finit son service à vingt et une heures. On a encore un peu de temps devant nous.

– Mat, ça fait combien de temps que je suis ici ?

– Sept mois, mon chéri. Tu arrives à tenir le coup ?

– Oui, c'est dur mais je tiendrai pour nous, pour la petite. Quoi qu'il arrive je tiendrai.

Quatre ans, quatre ans déjà qu'elle avait disparu. Quatre années durant lesquelles nos vies avaient été bouleversées, tenaillés par une haine profondément ancrée en nous. Pendant tout ce temps, nous ressentions le vide autour de nous et trouver un moyen de l'empêcher de nuire était notre seule motivation.

Nous devons nous venger. Mais comment ? Puis un jour, l'idée saugrenue de rentrer dans cet hôpital avait germé. C'était totalement risqué mais il fallait le faire. L'enjeu consistait à me faire passer pour un fou aux yeux de tous ces psychiatres. C'était chose faite. Il ne me restait plus qu'à attendre maintenant le jour où lui aussi franchirait cette porte. Ce moment crucial qui dépendait entièrement de Mathilde, ça faisait sept mois que je l'attendais, et même si ça pouvait encore durer des jours, des semaines, des mois ou même des années, pour la petite, jamais je ne renoncerais. Pour accomplir mon geste, j'étais prêt à aller au bout de moi-même, jusqu'à la limite extrême de ma santé, de ma vie, car à ce moment-là seulement, celle-ci retrouverait un sens. Ce jour-là, Mathilde et moi, nous aurions de nouveau le droit d'exister.

Mathilde resta jusqu'à vingt heures quarante-cinq puis repartit dans le monde civilisé.

– Je reviens mercredi, mon chéri.

Elle m'embrassa et disparut derrière la porte de la chambre.

Jamais je ne lui demandais où en était son enquête. Je lui faisais une confiance aveugle. Je savais qu'elle allait gagner même si ça devait durer encore des années. Mathilde n'abandonnait jamais. C'était le dernier dimanche du mois de juin et je pouvais laisser tranquillement l'orage se déchaîner dans ma tête. J'allais m'endormir, l'esprit apaisé d'avoir vu ma femme malgré les coups de tonnerre que le traitement avalé trois heures plus tôt faisait gronder en moi.

C'était le dernier dimanche du mois de juin, c'était surtout la fin d'une journée qui me rapprochait encore un peu plus de la bête.

## Chapitre cinq

À cinquante-sept ans, le commissaire Dutuel avait derrière lui trente ans de maison bien remplis, et il était maintenant à trois mois d'une retraite amplement méritée. Il avait commencé sa carrière comme gardien de la paix et avait franchi, un à un, tous les échelons en passant concours interne sur concours interne. Il était entré dans la police dans le nord de la France, à Lille, ville dont il était originaire. Puis, au fil de ses différentes mutations, il avait fini par obtenir le poste dont il rêvait pour sa retraite : commissaire principal à Marseille. Il avait mis du temps pour obtenir cette mutation, mais il y était arrivé. Marseille avait toujours représenté pour lui le soleil, la mer, les filles du sud. C'était aussi pour lui l'occasion de se rapprocher enfin de sa sœur qu'il ne voyait qu'une seule fois par an, lorsqu'il venait passer les fêtes de fin d'année chez elle, à Aubagne.

Jean-Pierre Dutuel était marié depuis l'âge de vingt et un ans et avait deux grands enfants, une fille et un garçon. Il était en outre, comme il aimait à le dire lui-même, un papy gâteau. En effet, son unique petit-fils faisait de lui un homme plus que comblé. Le

commissaire n'était pas très grand et traînait avec lui un embonpoint qui en disait long sur sa façon de manger. Il n'avait rien du flic gradé que l'on voit dans les films ou les séries américaines. Il trimballait plutôt l'allure d'un sergent Garcia moderne, l'obésité en moins, que l'allure d'un inspecteur Callahan. Son ventre, quelque peu bedonnant, laissait entrevoir à quel point il aimait la bonne chair et surtout la bonne bière, comme tout homme du nord qui se respecte. Il arborait un visage rond et jovial avec des yeux marron qui lui donnaient l'impression de sourire à chaque instant. Avec son petit double-menton et ses joues rondelettes, Dutuel ressemblait plus à un gros poupon qu'à un flic patron de la criminelle. Malgré ce profil atypique, il était très apprécié et très respecté de son entourage, aussi bien personnel que professionnel. C'était un homme qui était capable de réagir au millième de seconde dans des situations d'urgence, comme celle qui venait encore de se produire à Marseille. Par ailleurs, la bête, il la connaissait bien. Elle avait commis son premier crime, à Lille justement, il y avait dix ans de cela. Il la traquait nuit et jour, à chaque heure qui passait. Elle hantait ses rêves comme ses cauchemars, ne lui laissant jamais un moment de répit tant elle était présente en lui. Il pensait qu'à Marseille, ce calvaire allait s'achever, mais il eut la mauvaise surprise et surtout l'impression que ce n'était pas lui qui pourchassait la bête mais au contraire que c'était elle qui le poursuivait. Elle avait remis ça à Marseille depuis quatre ans. Mêmes méthodes, mêmes modes opératoires. Elle s'attaquait uniquement à des individus de sexe féminin, exception faite de la dernière victime. Cette fois, la bête s'en était prise à

un petit garçon d'environ cinq ans, ce qui portait à deux le nombre d'enfants dans cette liste noire. Il y avait ce petit garçon et il y avait Lucille, notre petite Lucille, qui elle aussi était tombée entre les griffes de la bête et de Max.

Lucille avait été enlevée quatre ans plus tôt à Marignane, dans une fête foraine. C'était au mois de septembre ; il était seize heures et le temps était magnifique. Nous avons décidé de l'emmener voir les avions à l'aéroport, à une trentaine de kilomètres de Marseille, car souvent elle nous le demandait. Sur la route qui menait à Marignane, nous aperçûmes des affiches qui annonçaient une fête foraine. Nous avions promis à Lucille de lui offrir quelques tours de manège une fois qu'elle aurait vu ce qu'elle appelait « les gros oiseaux qui volent ». Ce fut la pire erreur de notre vie. La petite avait été enlevée en plein jour, en une fraction de seconde. Personne n'avait rien vu. Comme promis, après la visite chez les gros oiseaux, nous emmenâmes notre petite fille dans le centre-ville où se trouvait une kyrielle de manèges, tous aussi différents les uns que les autres. Il y en avait pour tous les goûts. Des attractions pour adultes, d'autres pour enfants, mais toutes semblaient faire la joie de ceux qui étaient dessus. Plus on se rapprochait de cet endroit magique, plus la petite souriait, son visage devenant de plus en plus expressif. Ses yeux pétillaient quand soudain, au détour d'une rue, elle s'arrêta brusquement.

- Génial, on y va ?
- Oui, ma chérie, sur lequel tu veux monter ?
- Sur l'autoroute, papa, sur l'autoroute.

L'autoroute n'avait rien à voir avec les manèges classiques que j'avais connus dans mon enfance. C'était une grande piste ovale qui simulait une route sur laquelle avançaient toutes sortes d'engins, du gros lapin rose à la voiture de police, en passant par la soucoupe volante et le camion de pompiers. Le seul élément de mon époque qui avait survécu à la modernisation de ce manège, c'était l'éternel pompon qu'il fallait attraper pour avoir droit à un tour gratuit. Mathilde était partie acheter les billets. En revenant, elle en tendit un à Lucille qui, après nous avoir fait un gros bisou à tous les deux, s'empressa de monter sur cette toupie géante.

– Merci maman, merci papa.

Ce furent les derniers mots que l'on entendit sortir de sa bouche. Ce furent les derniers câlins que nous reçûmes de notre toute petite fille. Elle semblait tellement heureuse. À chaque fois qu'elle passait devant nous, toute fière sur la grande girafe où elle s'était perchée, nous avions droit à son plus beau sourire et à un signe de la main. Elle ne se préoccupait pas du pompon qui passait à sa portée mais semblait surtout réfléchir sur quel animal elle allait monter au tour suivant. Je connaissais bien ma fille et j'aurais parié sur l'éléphant. Dès que le tour s'acheva, la petite descendit de la girafe et sans aucune hésitation se dirigea tout droit vers un Dumbo, cet énorme éléphant gris, souriant avec une plume dans la trompe. Cela peut sembler idiot, mais j'étais fier de moi, je ne m'étais pas trompé, ma fille avait bien choisi de chevaucher le pachyderme. Le forain, un petit monsieur à moustache et à lunettes fit le tour des enfants pour ramasser les tickets avec, à chaque fois, un grand sourire à l'adresse de ses petits clients.